L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 AOUT 1888. 61ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 20 AOUT 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Les expéditions militaires dans l'Inde anglaise.

Le gouvernement de l'Inde anglaise n'a pas moins, à cette heure, de trois expéditions militaires en perspective. Aux deux extrémités de la péninsule sur les confins de l'Afghanistan et ceux de la Birmanie, il y a du sang anglais versé à venger. Un détachement de troupes de police et de soldats indigènes, commandés par un colonel et un capitaine, a, il y a un mois passé, été surpris par une bande de montagnards, dans la vallée d'Ayror, et a laissé sur le terrain une partie de son effectif, y compris ses deux chefs. L'agression a eu lieu dans le massif des Montagnes-Noires, qui rayonnent sur le Pundjah, poussant leurs contreforts du Cachemire à la frontière scientifique de l'Inde du côté de l'Afghanistan. Ce pays a, de tout temps, donné fort à faire à l'autorité anglaise; les parties élevées, inaccessibles aux voyageurs, abritent nombre de tribus pillardes, qui poussent d'incessantes incursions dans le pays plat et agricole. La vallée d'Ayror, théâtre du récent méfait, est précisément le point d'où la répression est le moins malaisée contre les maraudeurs; aussi le gouvernement y entretient-il des agents assistés d'une force de police spéciale. A diverses reprises, a été discutée la nécessité de la réunion de ce territoire au domaine immédiat de la Grande Bretagne, tant au point de vue stratégique qu'en raison des avantages qu'il offrirait pour l'établissement d'une station d'été pour les Européens. Le dernier incident a rappelé l'attention sur ce point. On s'est aussi souvenu que les Montagnes-Noires ont jadis été le centre d'action des Syndhs, intimement liés à tous les musulmans de la péninsule, et, par suite, formé un vrai foyer d'agitation. Il s'agit donc, en outre de la réparation d'une injure à l'honneur des armes, d'une œuvre de pacification et de consolidation de l'autorité britannique dont l'exécution sera confiée à une expédition préparée pour l'automne avec un effectif prévu de 10,000 hommes.

Simultanément, il doit être procédé à une semblable opération à l'autre extrémité de la grande chaîne frontière de l'Hindoustan. Un officier anglais et son ordonnance ont été récemment assassinés dans les monts Chittayong, après que les agresseurs se sont rués sur le territoire britannique, saccageant les villages sur leur passage, égorgeant ou emmenant captifs les habitants. Cet attentat, comme celui d'Ayror, a éveillé le souvenir de longues et pénibles difficultés que les tribus nomades de cette contrée ont suscitées au gouvernement de l'Inde, et on a décidé une opération radicale pour pacifier une région voisine de la Birmanie, celle-là même où les Dacoïts poursuivent, il y a quelques mois, une assez inquiétante incursion.

Enfin, la question pendante, depuis plusieurs mois, de Sikkim prend décidément un caractère aigu. La retraite des troupes anglaises après l'évacuation du royaume vassal, a paru un acte de timidité aux Thibétains, qui s'apprêtent à un retour offensif, encouragés, est-ce au contraire du mahdi soudanais—par un oracle prophétique qui leur a promis le succès. Ils ont réoccupé les défilés de Jalep et Pemberigo, qui passent la route directement de leur pays à l'Inde, et s'y fortifient en les armant de canons. Il y a eu échange de coups de feu et, en côté anglais, on se prépare à une expédition qui paraît destinée à franchir la frontière pour produire son effet.

La bonne volonté du gouvernement chinois, qui, à titre de suzerain du Thibet, a été invité à sommer son vassal de respecter les droits et les alliés de l'Angleterre, semble devenir de plus en plus douteuse à l'égard de cette dernière. Les commissaires, partis, il y a trois mois passés, de la frontière chinoise, n'ont pas encore paru à Lhassa. Encouragé par cette attitude passive, le grand Lama a été jusqu'à annoncer à son suzerain qu'il avait trois fois battu les Anglais et sollicite son appui pour compléter sa victoire, à quoi il lui a été malicieusement répliqué que ces succès lui devaient donner une suffisante confiance dans les qualités de ses troupes pour se passer de toute aide.

L'indifférence, affectée ou réelle, de la Chine en cette circonstance, place les Anglais dans une alternative assez embarrassante, à en juger par le langage de leurs journaux — encourager par l'impunité les Thibétains à renouveler leurs entreprises et venir insulter le pavillon anglais, ou marcher au cœur de leur pays, au risque de mécontenter la Chine, en courant toutes les chances d'une campagne dans un pays inconnu et contre un ennemi insaisissable à distance, mais qui, chez lui, pourrait opposer une résistance imprévue.

Le sergent-major lit le rapport au colonel:

"Huit jours de prison aux sapeurs Durand et Boutron parce qu'ils *ont hue* un gendarme qui passait."

Le sergent oublie l'*h* aspirée et fait une liaison avec le *t*.

Le colonel:

—Comment ont tué! Et huit jours de prison seulement!

—Avec une H, mon colonel, avec une H! rectifie le sergent.

Le colonel:

—Vous me flanquerez un mois de clou à l'homme de service qui a laissé sortir ces sapeurs avec leurs haches!

Un père, qui n'a qu'un fils, dont il est loin d'avoir à se louer, disait, hier:

—Ah! je voudrais avoir douze enfants!

Et comme on s'étonnait d'un pareil langage dans sa bouche:

—Parce que j'en trouverais peut-être un d'à peu près possible, dans le tas!

Notez le fait.

De temps en temps, un monsieur meurt de faim dans une mansarde, sur une borne, ou à l'hôpital.

Les journaux enregistrent son décès:

—L'illustre un tel vient de mourir de misère.

Et le public se dit:

—C'est singulier que ce bel esprit soit mort de faim. On lisait partout que c'était un des grands hommes du siècle. On voyait sa photographie à tout coin de rue. Il y avait des milliers d'imbéciles qui enviaient sa renommée. Comment ne gagnait-il pas sa vie?

Il n'y a qu'une chose à répondre:—Nous avons trop de grands hommes.

Où voulez-vous que Paris les mette? Qu'est-ce qui veut en acheter?

Un bon métier, ce serait de dire aux passants:

—A deux sous le tas, les grands hommes!

Entre commerçants:

—Quant à Mlle Paquita.... c'est une de mes mauvaises clientes; non seulement elle est bête comme une oie, mais je n'ai jamais pu voir un sou d'elle.

—Mais, mon cher, si c'est une oie, vous auriez pu, au moins, tirer une plume d'aile.

Entre gommeux.

—J'en suis amoureux fou, mon cher.

—Méfie-toi. On la dit très dangereuse, et puis je ne la trouve pas jolie, moi.

—Non, mais si "piquante"!

—Raison de plus pour ne pas t'y frotter!

LOUISIANE.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 17 août:

On se plaint, parmi nous, de la rareté de l'argent. Nous ne nions pas le fait, mais il faut en chercher la véritable cause. Si l'on consulte le rapport que nous avons publié, le mois dernier, on verra qu'une grande quantité de terres publiques ont été achetées soit à l'Etat, soit au gouvernement général. L'année passée, il y a eu plus de mille entrées faites rien qu'au gouvernement général, dans notre paroisse. Tout l'argent dont on pouvait disposer était absorbé par des acquisitions de terres et sortait de la circulation.

Heureusement, nous attendons une forte immigration, cet hiver; ces étrangers apporteront avec eux de l'argent qui pourra rester dans la circulation; nous n'éprouverons plus la pénurie de numéraire qui a entravé tant de transactions depuis quelque temps.

—Nous publions le rapport du comité d'agriculture de Big Woods Union, qui donne des chiffres fort intéressants sur le nombre d'acres mis en culture dans ce territoire, et sur la moyenne de leur rendement:

Maïs, 222 acres; rendement moyen 15 barils; total 3330 barils—Patates douces, 68 acres; rendement moyen 20 barils; total 2040 barils—pois, 10 acres, rendement moyen 200 boisseaux, total, 200 boisseaux; pois semés à la volée au milieu des cannes, 125 acres donnant par acre une valeur de $2.50 au fourrage, total $312.50, rendement moyen, 30 barils, total 2040 barils—pommes de terre, 6 acres, rendement moyen 20 barils, total 120 barils—riz, 78 acres, rendement moyen 8 barils, total 624 barils—cannes 10 acres, rendement moyen 250 gallons, total 2500 gallons.

Par suite des pluies excessives, on n'a pas pu travailler la terre aussi bien qu'on le désirait. Les pluies elles-mêmes ont occasionné un dommage direct—tout cela a contribué à diminuer le rendement.

Nous demandons instamment aux membres de notre Union de faire autant de fourrage qu'il leur sera possible pour l'hiver, et de multiplier le plus qu'ils le pourront leurs cultures pour pouvoir combler le déficit qui peut se trouver dans les céréales et les grains.

Il est nécessaire aussi que nous fassions plus de cannes, afin d'arriver, sous ce rapport, à une complète indépendance. On aurait tort de prétendre que le sol est trop pauvre pour réussir dans cette culture. Il nous est toujours possible de récolter assez de cannes pour notre consommation sur une très petite quantité d'acres. S'il le faut, nous pouvons, à très peu de frais, engraisser ces quelques acres.

Signé: COMITÉ.

Ces renseignements sur une petite région presqu'inconnue jusqu'ici sont très intéressants.

L'*Entreprise*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 16 août:

Les récoltes dans notre localité ne peuvent être meilleures qu'elles ne le sont; seulement, il y a 15 jours de retard. Aussi, tous les jours on remarque une amélioration. Au point de vue de la sécheresse aussi bien que de la pluie, nous avons été servis à souhait, de telle sorte que, de toute façon, nous n'avons qu'à nous féliciter de l'année.

Ainsi nous ne sommes encore qu'à la mi-août, et nos planteurs s'apprêtent déjà à récolter leurs cannes. Cela prouve deux choses: 1. que le rendement sera abondant; 2. que la roulaison se fera de bonne heure.

—De St-Martinville, on nous écrit que les récoltes sont bonnes et que l'on a déjà commencé la cueillette du coton. Jusqu'ici, l'on a échappé à l'invasion du ver du coton et les planteurs sont enchantés.

La *Sentinelle*, Rayne, paroisse Acadie, du 18 août:

La nouvelle récolte de riz est faite; elle n'est pas aussi belle que nous l'avions espéré.

—On a aperçu, dans nos champs de coton, quelques chenilles, mais, jusqu'ici, il n'y a pas de dégât appréciable. On croit, généralement, qu'elles ne paraîtront pas en assez grand nombre pour endommager la récolte. La perspective est donc belle, et nos fermiers sont dans la jubilation.

—Nous avons sous les yeux un état détaillé des opérations de notre moulin à riz, de Rayne; on y trouve la preuve d'abord que l'on y fait un gain assez considérable sur les expéditions qui ne se font plus sur le riz brut, mais sur le riz écalé, et que le producteur y gagne la somme assez ronde de $24 49 sur 100 sacs. Etant donné un baril de riz brut du poids de 162 livres et donnant 100 livres de riz écalé, il y a en nettoyant le grain sur place, une épargne de 62 livres sur le fret, soit une différence de 13 cents et 1|2 par baril, c'est-à-dire sur un lot de 100 barils une économie de $13 50.

Il faut ajouter à cela que notre moulin rend 8 sacs de son sur 100 sacs de riz brut travaillé. Or, c'est là une excellente nourriture pour le bétail et les chevaux; il trouve, d'ailleurs, un bon placement sur le marché, si l'on ne veut pas le conserver pour la consommation des animaux.

Il y a donc tout à gagner pour le planteur à faire nettoyer son riz sur place, d'autant plus que le moulin de notre localité s'engage à se tenir en dehors de toutes les combinaisons de "trusts" que font ou méditent de faire les propriétaires des moulins de la ville.

Chiffres en mains, l'état que nous avons sous les yeux prouve que sur 100 sacs, il y a un profit net de $24 49 à faire. Supposons une récolte de 500 ou de 1000 sacs, le gain devient considérable.

Extrait du carnet d'un vieux professeur de rhétorique:

"La langue française est la plus propre à exprimer proprement des malpropretés."

Madame est en train de s'habiller.

—Gertrude, où est ma tournure?

—C'est M. Edouard qui l'a emportée.

—Mon petit garçon?

—Oui, madame, pour sa leçon d'escrime; il s'en sert comme d'un masque.

Madame Rapiaçard tourmente son boucher.

Elle a demandé une côtelette dans le gigot, on la lui a coupée; mais elle la refuse, ne la trouvant pas assez grosse pour le prix.

—Bon, fait le garçon, je vois ce qu'il faudrait à madame; ce n'est pas une côtelette dans le gigot, mais un gigot dans la côtelette!

Le garde champêtre pince un jeune maraudeur en train d'abattre des poires à coups de pierres. Impossible de nier, il a les poches pleines de fruits.

—Ah! je t'y prends, mauvais garnement; qu'est-ce que tu fais là?

—Moi, rien, m'sieu; j'essaie de remettre sur l'arbre une poire qui est tombée.

Crescent Insurance Company.

67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE-ORLEANS.

Organisée comme compagnie mutuelle en 1849
—Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1880.

CAPITAL EN ARGENT....$400,000

A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.

Polices d'assurances annuelles et à échéances fixées de gré à gré, remises contre des [illegible] pour incendie.

W. R. LYMAN....Président
J. H. OGLESBY....Vice-Président
CHAS. E. RICE....Secrétaire

Directeurs:
Joseph Bowling, Chas M. Whitney,
Geo. W. Sentell, J. H. Oglesby,
U. Marinoni, W. R. Lyman,
L. J. Reiss, Charles H. Deisen,
Lucien Delery, S. C. Coulon,
R. F. W. Bachman, Charles Newman,
Joseph Kahn, M. Gillis,
James T. Redd, Chas. E. Rice,
D. R. Calder.

Voyez nos agents dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas.

OFFICIEL.

Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane.

Session Régulière de 1888.

No 130.]
RÉSOLUTION CONCURRENTE.

Attendu que le comité des allocations de la Chambre a fait un rapport défavorable au bill No 104, parce que la situation financière de l'Etat ne justifierait pas ladite allocation,—

Attendu que l'allocation visée par le bill No 104 serait très utile à l'Etat de la Louisiane, et très avantageuse à la principale industrie de cet Etat,—

Il est résolu par la Chambre des Représentants de l'Etat de la Louisiane, avec le concours du Sénat, que nos sénateurs et représentants au Congrès des Etats-Unis sont requis de faire tous leurs efforts pour obtenir une allocation de $100,000 pour l'établissement d'une école de l'industrie sucrière dans cet Etat et pour des achats d'appareils destinés aux expériences appliquées à la canne, au sorgho et à la betterave. Sur cette somme, $50,000 seraient pris pour faire des expériences avec l'appareil de diffusion continu de Perret. Nos représentants et sénateurs sont également requis de n'épargner aucun effort pour faire voter par le Congrès un bill ordonnant l'entrée en franchise aux Etats-Unis des machines destinées aux expériences ci-dessus.

S. P. HENRY,
Speaker de la Chambre des Représentants.

JAMES JEFFRIES,
Lieutenant-Gouverneur et Président du Sénat.

Approuvé le 12 juillet 1888.

FRANCIS T. NICHOLLS,
Gouverneur de l'Etat de la Louisiane.

Pour copie conforme à l'original.
JOS. GEBELIN,
Assistant Secrétaire d'Etat.

No 131]
RÉSOLUTION CONCURRENTE.

Attendu que des milliers d'acres des meilleures terres de l'Etat de la Louisiane ne sont pas employés à la culture sur le bayou Bourbeaux, le bayou Paul et le bayou LaButte, dans la paroisse Iberville, Louisiane,

Attendu que ces centaines de milliers d'acres de terre ne sont pas cultivés à cause des bois morts, des herbages énormes et d'autres obstacles qui en empêchent le drainage, ce qui prive les classes ouvrières blanches et de couleur, de la faculté de se procurer des gages se chiffrant par des milliers de dollars qu'ils toucheraient certainement si le territoire dont il s'agit était propre à la culture;

Résolu par la Chambre des Représentants de la Louisiane, avec le concours du Sénat, Que nous prions respectueusement nos représentants et sénateurs au Congrès d'user de leur influence pour obtenir le vote d'un bill faisant une allocation suffisante pour déboiser, drainer et rendre propres à la culture ces milliers d'acres des meilleures terres à sucre, à riz et à coton de la Louisiane, l'allocation devant être ainsi répartie:

Pour le bayou Bourbeaux, $30,000; pour le bayou Paul, $30,000; pour le bayou LaButte, $30,000, ces divers montants devant être appropriés par le trésor des Etats-Unis pour accroître la superficie arable de la Louisiane, et augmenter la quantité de sucre, de riz, de coton et d'autres denrées qu'elle produit. Ce crédit favoriserait les intérêts imposables de la Louisiane, et mettrait des centaines de milliers de dollars dans la poche des travailleurs, planteurs et marchands du sud de l'Etat.

Résolu que le Gouverneur de l'Etat est requis de signer ces résolutions et d'en transmettre copie à notre délégation au Congrès.

S. P. HENRY,
Speaker de la Chambre des Représentants.

JAMES JEFFRIES,
Lieutenant Gouverneur et Président du Sénat

Approuvé le 12 juillet 1888.

FRANCIS T. NICHOLLS,
Gouverneur de l'Etat de la Louisiane.

Pour copie conforme à l'original.
JOS. GEBELIN,
Assistant-Secrétaire d'Etat.

No 132]
RÉSOLUTION CONCURRENTE.

Résolu par la Chambre des Représentants de la Louisiane, avec le concours du Sénat, que nos sénateurs et représentants au Congrès sont requis de faire tous leurs efforts pour faire rétablir dans le bill des ports et rivières l'allocation de $2,500 pour l'amélioration de la rivière Bogue Fallia, à partir du Old Landing jusqu'à Covington, dans la paroisse St. Tammany, Louisiane, et aussi l'allocation de $10,000 pour la rivière Calcasieu.

S. P. HENRY,
Speaker de la Chambre des Représentants.

JAMES JEFFRIES,
Lieutenant-Gouverneur et Président du Sénat,

Approuvé le 12 juillet 1888.

FRANCIS T. NICHOLLS,
Gouverneur de l'Etat de la Louisiane.

Pour copie conforme à l'original.
JOS. GEBELIN,
Assistant Secrétaire d'Etat.

No 133.] LOI

Pour pourvoir à un moyen sommaire de forcer les corporations de remplir certaines obligations qu'elles ont contractées vis-à-vis des corporations municipales, et pour pourvoir aux voies et moyens à employer dans ce but.

Section 1.—Il est décrété par l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, Que dans tous les cas où une corporation a déjà pris l'obligation, ou prendra plus tard l'obligation, vis-à-vis d'une paroisse ou d'une corporation municipale de cet Etat, de paver, niveler, réparer et reconstruire une rue, un chemin, un pont, une levée, un canal ou un chemin de traverse, ou d'en prendre soin, et qu'il manque ou néglige de remplir cette obligation, il sera loisible à ladite paroisse ou corporation municipale ou à un fonctionnaire relevant de ladite corporation, ou à cinq contribuables quelconques, de forcer par un writ de mandamus la corporation ci-dessus de remplir les obligations de son contrat. Ce writ de mandamus sera retournable dans les cinq jours, et jugé de préférence à tout autre affaire, sans jury, pendant les vacances, aussi bien qu'à l'époque des sessions de la cour, et, en cas d'appel sera jugé de préférence à la Cour d'Appel.

Sec. 2.—Il est de plus décrété, etc., Que dans le cas où une corporation manquera ou négligera d'obéir implicitement à un jugement rendu contre elle, dans les cas prévus ci-dessus, dans les délais fixés (ils le seront par la cour selon le temps pendant lequel le travail peut raisonnablement se faire), il sera du devoir de la cour, sur une motion contradictoire et après preuves fournies dans la même affaire, d'émettre un writ de distringas contre ladite compagnie, et d'ordonner au shérif de faire le travail requis et d'appliquer le revenu et la propriété de ladite compagnie au paiement des dépenses encourues pour l'exécution du jugement de la cour.

Sec. 3.—Il est de plus décrété, etc., Que toute loi et partie de loi contraire aux dispositions de la présente est et demeure rappelée.

S. P. HENRY,
Speaker de la Chambre des Représentants.

JAMES JEFFRIES,
Lieutenant-Gouverneur et Président du Sénat.

Approuvé le 12 juillet 1888.

FRANCIS T. NICHOLLS,
Gouverneur de l'Etat de la Louisiane.

Jos GEBELIN,
Assistant-Secrétaire d'Etat.

—Comment faut-il s'y prendre pour faire abeyer un chat?

Rassurez-vous, lecteurs, je ne vous ferai pas languir jusqu'au prochain numéro pour la réponse que voici dans toute son étonnante simplicité:

—On place devant lui une tasse de lait et il la boit.

FEUILLETON.

[Il arrive souvent à beaucoup de nos lecteurs qui laissent s'accumuler plusieurs chapitres du feuilleton, pour les lire à la fois, d'en égarer quelques-uns. Pour leur être agréables, nous reproduisons maintenant, dans une édition spéciale du lundi, tout ce qui a paru pendant la semaine du roman en cours de publication.]

Pauvre Petiote

Par Paul d'Aigremont.

DEUXIEME PARTIE.

La famille de Lyesse.

—Suite—

—A condition de ne point vous ennuyer, dit-il.

Elle se récria, mais aussitôt une pensée pénible obscurcit sa prunelle de velours. René n'avait-il point confié à son fils les soupçons du duc de Lyesse?

Ce fut plus rapide que l'éclair.

—Non, Olivier était trop jeune à la mort de son père, pour avoir été son confident, et puis d'ailleurs la délicatesse de René n'était-elle pas le plus sûr garant qu'il n'eût jamais parlé?

—Je veux vous présenter mes filles, dit-elle avec son doux sourire revenu, j'en suis très fière.

Donnez-moi votre bras, nous partirons à leur recherche; vous allez voir comme elles sont belles toutes les deux, ma Bérengère surtout.

Aussitôt une ombre blanche, frêle et gracieuse, apparut derrière le fauteuil de Germaine.

—Je suis là, maman, dit en même temps la voix timide de Bérengère.

—Tu es là, répéta la duchesse, et tu ne le disais pas!....

—Je n'ai pas osé! Vous causiez; ne me grondez pas!....

Avec son doux regard d'azur où tremblaient presque des larmes, ses cheveux d'or couronnés d'églantines, ses épaules chastement voilées de tulle, elle était si belle qu'Olivier s'arrêta ébloui.

La duchesse vit l'impression que produisait sa fille sur le fils de celui dont le souvenir était resté en elle si vivace et si cher, et une singulière sensation de bonheur s'empara d'elle.

—Votre cousine Bérengère de Lyesse, mon neveu, dit-elle aussitôt, avec une espérance qui naissait et subitement remplissait son cœur de joie.

Puis continuant, s'adressant à la jeune fille:

—Monsieur est le comte Olivier de Lignières, continua-t-elle, le fils de mon ami d'enfance, dont vous m'avez tant entendu parler, ta sœur et toi.

Sa voix s'attendrit.

Ils étaient seuls dans le petit boudoir, elle prit leurs mains.

—Ah! chers enfants, continua-t-elle, si vous pouviez aimer saintement, purement, éternellement, comme nous nous sommes aimés René et moi.

Olivier, soyez pour mes filles ce que votre père a été pour moi, un ami, un guide, un conseil.

Le jour où je serai partie pour toujours, si je sais que je leur laisse un frère et un protecteur comme le sont ceux de votre race, je mourrai heureuse!....

Elle était très émue, sa voix si douce et si chaude d'ordinaire, des larmes tremblaient.

Olivier, profondément troublé, enveloppait Bérengère d'un regard dans lequel se voyaient déjà les extases infinies de l'amour, mêlées à cet instinct de protection forte et sereine, profonde et dévouée, que l'homme donne à celle qui porte son nom.

Il lui semblait avoir toujours vu, toujours aimé cette enfant blonde et belle, dont le visage d'ange, naïf et exquis, avait hanté les rêves les plus purs de sa jeunesse.

Il était venu, triomphant de sa timidité naturelle, pour obéir à la recommandation suprême de son père.

—Ma cousine Germaine, lui avait dit, en effet, le comte de Lignières avant son dernier embarquement, est une sainte.

Si jamais tu te trouves seul au monde, va vers elle, comme vers une mère. Elle a deux filles, elles seront riches et tu ne l'es pas; mais je connais Germaine, la fortune ne compte pas pour elle. Deviens un homme d'honneur, et si, un jour, une de ses filles peut être ta femme, mon vœu le plus cher sera comblé.

Et voilà que, dès son arrivée, s'isolant du monde entier, au milieu de l'électrisement fou de cette fête magnifique, sous la lumière ruisselante des lustres, aux sons de cet orchestre merveilleux, la duchesse avait pris sa main et l'avait mise dans celle de cette Bérengère adorablement belle, dont les yeux naïfs allaient droit au fond de son âme et lui prenaient son cœur.

Il lui semblait que, pareille à quelque prêtresse antique, auguste et vénérée, Germaine prononçait sur leurs mains enlacées des paroles mystérieuses, qui les unissaient éternellement, Bérengère et lui.

La voix de la duchesse, qui s'était tue pendant quelques instants, l'arracha à son recueillement et à son extase.

—Allez, lui disait-elle, je vous confie Bérengère; occupez-vous d'elle, comme si vous étiez son frère; elle vous conduira vers Viviane, mon autre fille, et vous fera faire sa connaissance.

Il releva les yeux, Mlle de Lyesse, confuse, mais mille fois plus belle sous la nuance rose qui couvrait ses joues, avait ses prunelles d'azur fixées sur sa mère.

Il sembla au comte de Lignières qu'un sentiment de reconnaissance infinie était dans les yeux de la jeune fille, tandis que les traits si beaux de Germaine avaient une expression de confiance et de bonheur impossible à rendre.

—Mon père avait-il donc prévu l'avenir? se demandait-il tout bas; et cette adorable apparition mille fois plus belle que les anges du ciel me serait-elle destinée?

Sous la bénédiction du sourire maternel et attendri de Germaine, Bérengère mit sa petite main sur le bras d'Olivier.

—Venez, mon cousin, lui dit-elle; je vais vous présenter à ma sœur Viviane; elle sera comme moi, si heureuse de revoir un membre de notre famille de là-bas!....

Ils partirent à travers les groupes, tellement beaux, jeunes et sympathiques tous les deux, elle, gracieuse, frêle et blonde, dans sa blancheur marmoréenne, enlacée comme une liane à ce beau garçon brun, doux et fort, que chacun, émerveillé se retournait sur leur passage.

Seul, en les apercevant, le duc de Lyesse fronça le sourcil, et parut éprouver une contrariété profonde.... Il se détourna d'eux, et comme la jeune fille ne l'avait point vu, leur promenade se continua longtemps.

Viviane, que l'aile noire de la douleur n'avait pas encore touchée, et n'avait point rendue la pensive et mélancolique jeune femme que nos lecteurs ont vue au commencement de ce récit, Viviane ne manquait pas une danse, et était fort difficile à trouver.

Enfin, elle apparut au détour d'un salon, appuyée au bras de Manuel de Beaujeu.

Son teint avec son ton mat de créole éclairé par les reflets de sa robe rose, ses yeux plus brillants que des étoiles; ses lèvres humides, son fin visage recouvert de cette animation et de cet éclat particulier que met la danse sur les traits des femmes qui l'aiment comme l'aimait Viviane de Lyesse; tout cela donnait ce soir-là à la fille aînée de Germaine, une beauté saisissante et irrésistible.

Manuel lui parlait bas à l'oreille, et elle lui souriait de son côté avec une expression heureuse et ravie qui la rendait mille fois plus attrayante.

Bérengère parvint à la rejoindre.

—Viviane, lui dit-elle, maman m'envoie vers toi, afin de te présenter notre cousin le comte de Lignières.

Les yeux de Viviane s'illuminèrent de joie.

—Le fils de René, dit-elle avec une émotion qui prouva au jeune homme à quel point le souvenir de son père était vivant dans la famille.

Soyez le bienvenu, mon cousin! Comme maman a dû être heureuse de vous revoir!....

La conversation continua un instant, pleine de cœur et d'effusion; mais l'orchestre ayant joué les préludes d'une valse, le marquis réclama ses droits, et Viviane s'excusa auprès d'Olivier, lui faisant promettre de considérer la maison de Lyesse comme la sienne et d'y revenir souvent, tous les jours même.

De nouveau, Bérengère et le jeune officier de marine étaient seuls.

—Voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi, ma cousine? demanda Olivier à la jeune fille.

—J'ai refusé toute la soirée, dit-elle en rougissant légèrement; mais avec vous, je danserai volontiers, si cela vous fait plaisir. Cependant, je dois vous dire une chose; je n'aime pas la danse, et si vous vouliez causer des Antilles dans un petit coin que je connais et où nous ne serions point dérangés, cela me plairait bien davantage.

—Mais je ne demande pas mieux, s'écria Olivier. Causer avec vous de mon pays, en tête à tête et sans témoins indiscrets!.... Où voulez-vous que je trouve une joie pareille.

Ils s'enfuirent comme deux amoureux, et Bérengère le conduisit au bout d'une terrasse encombrée de fleurs, sur laquelle quelques lanternes japonaises laissaient régner une lueur douce, voilée et délicieuse, surtout lorsqu'on sortait des salles du palais splendidement illuminées. Sous les baisers furtifs de la nuit, les arbustes du jardin embaumaient, les fleurs de la terrasse avaient des senteurs pénétrantes et exquises; il montait du parc des fraîcheurs adorables, qui reposaient de l'atmosphère surchauffée du bal.

Olivier aperçut une mante qui traînait sur une console, il en enveloppa Bérengère avec des précautions infinies.

—L'air du soir est mortel dans ces pays-ci, dit-il, et votre mère vous a confiée à moi!....

Elle sourit.

—Maintenant, dit-elle pour secouer l'impression qui l'envahissait, parlez-moi de la Guadeloupe, de la villa des Palmiers où ma mère a passé sa jeunesse; de ce cher pays qui est le sien, et que je voudrais tant connaître.

—Vous l'aimez donc?

—Oh oui! le récit de ses beautés, de son ciel bleu, de sa mer d'argent, de sa végétation sans pareille, de ses parfums, de ses oiseaux et de ses fleurs a bercé mon enfance, et je l'adore....

Alors Olivier lui parla de toutes ces choses qu'ils aimaient tous les deux, elle, sans les connaître, lui en les regrettant.

Puis, que de similitudes entre eux!....

Tandis qu'Olivier était élevé par une grand'mère encore jeune, mais éternellement désespérée de la perte de sa fille, Bérengère n'était-elle pas dans les mêmes conditions avec Germaine, pleurant silencieusement la perte de ses illusions et de son bonheur?

Quand Olivier ramena la jeune fille auprès de sa mère, ils emportaient tous les deux au fond de leur cœur les germes d'une affection que la mort seule devait briser.

Pas un mot cependant n'avait été prononcé entre eux. Le comte de Lignières n'eût point osé, même par une allusion, dire l'admiration ardente et profonde qui naissait en lui, Bérengère, dans sa naïve ignorance, prenait pour un sentiment très fraternel l'intérêt bizarre et poignant qui s'était emparé d'elle et lui prenait le cœur tout entier, pour ce cousin qu'elle connaissait à peine quelques heures auparavant.

N'importe, ils s'aimaient et leur vie tout entière, à l'un comme à l'autre, ne devait dater que de cette soirée jamais bénie!

CHAPITRE VI.

UNE ANTIPATHIE DE GERMAINE.

Le lendemain, au déjeuner qui réunissait la famille entière, Bérengère avait son attitude ordinaire, pensive et effacée, surtout en présence du duc; Viviane, au contraire, était plus heureuse que jamais, gardant dans ses yeux de velours légèrement cerclés de bistre, comme le reflet des fêtes et des joies de la veille.

M. de Lyesse la regardait avec adoration.

—Tous les journaux de Pétersbourg parlent de notre fête, dit-il alternativement. On prétend qu'elle était splendide, très réussie, encore plus parisienne, et que jamais plus belle ambassadrice ne représenta plus magnifiquement la France.

La duchesse s'inclina légèrement, la physionomie plus ouverte et plus gracieuse que d'habitude.

Elle sentait en effet que pour faire accepter par le duc le projet nouveau qui avait germé depuis la veille dans son esprit pour qu'il ne s'opposât pas au bonheur futur de Bérengère,—ce bonheur, qui était à Germaine plus cher que la vie,—elle devait atténuer la froideur avec laquelle, depuis qu'elle avait consenti à reprendre la vie commune avec lui, Mme de Lyesse ne cessait d'accueillir son mari.

Il poursuivit:

—Et savez-vous quelle a été la reine de la fête?

—Il y avait tant de jolies femmes, répondit la duchesse qu'il serait bien difficile de dire quelle a été la plus belle.

—La plus belle, Germaine, dit spontanément M. de Lyesse, c'était vous. Vous dont la grâce souveraine éclipsait celle des grandes duchesses, vous, avec qui l'impératrice elle-même n'eût pu rivaliser, si sa santé lui eût permis de venir, vous qui avez eu la suprême habileté de devenir la meilleure amie de la princesse Wanda, la confidente de l'empereur, comme chacun sait, et qui ferez plus pour cimenter nos relations avec la Russie que toutes les combinaisons diplomatiques de la terre.

Germaine l'interrompit:

Vous me flattez, monsieur le duc, lui dit-elle, et ceux qui vous ont dit ces choses ont voulu tout simplement vous être agréable; mais ils ne vous ont pas raconté la vérité.

Une femme de mon âge n'est pas la reine d'une fête dans laquelle il y a des filles de vingt ans aussi superbement belles que celles qui étaient hier soir chez nous.

—Comme vous êtes pressée, fit Godefroy avec une expression indulgente. Vous êtes bien toujours la créole ardente et enthousiaste dont la patience n'est pas la vertu favorite. Attendez quelques secondes, et vous connaîtrez ma pensée tout entière.

La plus belle c'était vous, je le répète encore. Vous avez soulevé toute une traînée d'admiration et de respects; mais celle qui a été réputée la reine de la fête, qui a fait tourner toutes les têtes, dont chacun se disputait le moindre mot, le plus léger sourire, c'est Viviane de Lyesse, votre reflet le plus fidèle et le plus pur, votre vivante image, madame!

—Monsieur le duc, murmura Germaine; vous allez gâter votre fille avec ces compliments-là......

Viviane rougit.

Bérengère, habituée aux effusions ardentes de M. de Lyesse vis-à-vis de sa fille aînée, regarda sa sœur avec une grande expression de fierté; elle l'adorait.

—Mon père! balbutia Viviane confuse, vous exagérez......

M. de Lyesse ne la laissa pas continuer.

—Tais-toi! lui dit-il; les petites filles ne connaissent pas ces choses. Je te dis qu'en te voyant hier au soir, j'ai cru revoir ta mère quand je l'ai connue à la Guadeloupe.

Et sais-tu bien que dans un pays où les femmes sont toutes des merveilles de grâce et de beauté, elle était réputée la plus belle? Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, que tu aies la même réputation en Russie, toi qui lui ressembles si étrangement?

Du reste, demande donc à mon secrétaire, le marquis de Beaujeu, ce qu'il en pense. Il te renseignera comme il m'a renseigné tout à l'heure; et avec quel enthousiasme!....

Morbleu! mademoiselle! En voilà un résultat; avoir réchauffé à ce point un garçon aussi froid, aussi correct que Manuel!....

De rouge qu'elle était quelques instants auparavant, Viviane était devenue aussi blanche que les dentelles de sa robe.

Ce bouleversement n'échappa point à l'œil vigilant de Germaine.

On se levait pour aller prendre le café dans le jardin d'hiver; le duc avait offert son bras à la duchesse, tandis que les deux jeunes filles enlacées étaient passées devant.

—Je vous prie, Godefroy, dit Mme de Lyesse à son mari, sur un ton plus intime que celui qu'elle prenait d'ordinaire avec lui, ne parlez pas à Viviane de cette façon-là. Elle est jeune, son imagination est ardente; j'ai toujours peur qu'il ne lui vienne dans le cœur ou dans la tête des rêves dont la réalisation ne serait certainement pas dans nos vues.

Ils étaient arrivés tous les deux au milieu d'un petit salon qui précédait le jardin aux plantes exotiques, dans lequel les jeunes filles causaient déjà.

M. de Lyesse s'arrêta tout à coup.

—Que voulez-vous dire, duchesse? Je ne vous comprends pas, dit-il en la regardant.

—Est-ce une explication plus claire que vous désirez?

—Je vous en prie.

—Soit. Depuis quelque temps déjà vous parlez beaucoup du marquis de Beaujeu devant Viviane. Seriez-vous bien aise de voir votre fille aînée aimer votre secrétaire?

Avant de répondre, le duc conduisit sa femme vers un divan de bois rose qui garnissait le fond de la pièce, et il la fit asseoir avec les mêmes égards qu'il eût eus pour une reine.

—J'aime mieux cela, lui dit-il, causons.

Vous paraissez oublier, Germaine, que mon secrétaire s'appelle le marquis de Beaujeu, qu'il appartient à l'une des premières familles de France; sa situation dans la diplomatie, où il a déjà brillamment débuté sous mes ordres, lui promet un brillant avenir. Il est sans fortune, c'est certain; mais je croyais, duchesse, que vous n'attachiez pas d'importance à ces choses-là.

Elle leva sur son mari ses grands yeux profonds et droits.

—C'est vrai, dit-elle, je n'ai pas changé. La fortune n'existe, à mon point de vue, que par rapport au bien qu'elle nous permet de faire. M. de Beaujeu est pauvre, Viviane est trop riche, il y a compensation. Mais c'est là un détail auquel je ne saurais m'arrêter.

Il y a, pour moi, dans cette union à laquelle vous paraissez avoir pensé, je le vois, un inconvénient plus sérieux.

—Lequel?

—Votre secrétaire ne m'est pas sympathique.

Le visage de M. de Lyesse devint froid et rigide.

—Est-ce parce qu'il a toute mon affection, duchesse? demanda-t-il.

—Oh! Monsieur le duc, fit-elle blessée, quelles idées vous faites-vous donc de mon caractère et de ma manière de voir les choses? Allez-vous ainsi me méconnaître jusqu'à la fin de mes jours?

Le regard de Godefroy se rasséréna tout à coup.

—Pardonnez-moi, dit-il, j'ai une nature soupçonneuse qui vous a fait du mal mais qui m'en a fait bien plus à moi-même, croyez-le.

Germaine n'insista plus.

Toujours devant ses yeux était le désir d'amener M. de Lyesse à consentir au bonheur de Bérengère.

Le duc continua:

—Voulez-vous me faire part de vos griefs contre M. de Beaujeu, duchesse? S'ils sont réels, vous savez bien, étant donné ma confiance en vous, que je n'irai point contre eux.

Germaine se recueillit.

—Jamais, dit-elle enfin, l'idée que vous pouviez lui donner votre fille en mariage ne m'était venue, aussi n'ai-je point à formuler contre lui des faits précis. Mais sa physionomie n'est pas franche; il est obséquieux et souple avec vous; son regard, clair et dur comme une lame d'acier, est en même temps sournois et fuyant; jamais il n'a regardé en face les gens avec lesquels il cause. Enfin, il passe pour avoir une passion effrénée.

—Laquelle?

—Il joue.

—Non, il a joué jadis, et il a en effet mangé avec la dame de pique et la dame de trèfle presque tout son patrimoine. Mais il s'est arrêté au bord de l'abîme. Il a vu vers quel gouffre il se précipitait, et, avec une volonté des mieux trempées, il s'est guéri de cette passion-là.

—On dit cependant que les joueurs ne se corrigent jamais.

—Ceux qui sont de la trempe de Manuel de Beaujeu font tout ce qu'ils veulent, duchesse. Car je n'ai jamais vu une énergie et une force sur soi-même semblables à celles de mon secrétaire.

Quant à vos autres griefs contre lui, voulez-vous me permettre de les réfuter également?

—Dites.

—J'étais le meilleur ami du marquis Pierre de Beaujeu, le père de Manuel, vous le savez. Beaucoup plus âgé que moi, quoique pas mon parent, il avait été mon guide. Sa jeune femme et lui, dès mes débuts à Paris, m'avaient rendu de ces services d'affection et de soins qui ne s'oublient point.

J'ai voulu être pour leur fils ce qu'ils avaient été pour moi, m'en blâmez-vous?

—C'est bien, non! continuez.

—Manuel, dès que son feu de jeunesse a été jeté, est devenu mon secrétaire. Je l'ai vu de près, depuis cinq ans surtout, je l'ai étudié, je n'ai rien trouvé en lui que de très correct et de très droit.

Il n'a point le don d'expansion comme les gens de votre pays, c'est vrai, mais je le crois pour les personnes qu'il aime d'un dévouement sans bornes.

—En êtes-vous sûr?

—Autant qu'on peut l'être de quelqu'un en ce monde.

Sa discrétion est à toute épreuve, sa délicatesse également. Quant à son intelligence, elle est de premier ordre, et il arrivera à une grande situation dans la diplomatie, c'est mon avis.

—Ce n'est pas le mari que je rêve pour Viviane, murmura Germaine.

Ne lui préféreriez-vous pas par exemple, ce jeune comte Bris Bazilikeff, si sympathique, si épris de votre fille, et qui appartient, dit-on, à l'une des meilleures familles russes.

—Oh! duchesse! son frère est ingénieur!

—Parce que la famille est pauvre. Depuis quand le travail déshonore-t-il?

Le duc ne voulut point entamer une discussion avec sa femme, mais souriant finement:

—Si vous demandez à votre fille quelle est son opinion, dit-il, je crois bien que vous ne tarderez pas à être toutes les deux du même avis.

Germaine tressaillit.

Est-ce que c'était vrai? Et Viviane, avec son caractère ardent et enthousiaste, s'était-elle éprise de ce marquis de Beaujeu, si froid, si compassé, si souverainement antipathique à la duchesse?

Si ce malheur s'était produit, Germaine sentait qu'elle ne pourrait pas lutter, car ses griefs à elle, étaient des pressentiments et des intuitions et non point des choses précises et définies qui eussent pu impressionner Viviane au point de la faire renoncer à une idée peut-être déjà profondément enracinée en elle.

Comme si le duc eût pu lire dans l'esprit de sa femme, il lui dit:

—Si vous voulez me le permettre, ma chère Germaine, nous allons interroger Viviane elle-même.

Sans attendre la réponse de la duchesse, il se leva et, se dirigeant vers le jardin d'hiver, il appela sa fille.

Celle-ci arriva aussitôt.

Elle portait à la main une tasse en porcelaine de Saxe d'une transparence et d'une finesse remarquables.

—Est-ce votre café, mon père, que vous désirez? demanda-t-elle au duc, en montrant son adorable visage sympathique et doux, derrière les découpures élégantes des fougères gigantesques et des chamérops aux longs doigts flexibles.

Elle présenta en même temps à M. de Lyesse, la tasse pleine de café brûlant et exquis.

—Merci, fillette, dit Godefroy, avec l'expression de tendresse infinie qu'il prenait chaque fois qu'il s'adressait à Viviane.

Il s'agit d'une chose plus grave, mademoiselle, et sur laquelle, ta mère et moi désirons avoir ton avis.

Viviane leva sur M. de Lyesse ses longues prunelles de velours.

—De quoi allez-vous donc me parler, mon père? demanda-t-elle la voix un peu tremblante.

—Le marquis de Beaujeu, mon secrétaire, m'a demandé ta main.

La jeune fille étouffa un cri.

—Manuel! murmura-t-elle.

Germaine pâlit.

Viviane avait, en effet, prononcé ce nom avec une expression profonde et passionnée que la duchesse ne lui connaissait pas.

M. de Lyesse ajouta:

—Ce mariage me plaît; ta mère au contraire trouve que M. de Beaujeu n'est pas le mari qu'elle avait rêvé pour sa fille. Je désire savoir de toi, qui es après tout la plus intéressée, ma chère Viviane, ce que tu penses de la chose.

Mlle de Lyesse imperceptiblement hésita,

—Parle, ma fille, insista Godefroy, n'es-tu pas en présence des êtres qui t'aiment le plus au monde?

—Eh bien, mon père, dit-elle en voilant son doux regard, vous êtes allé au devant du plus cher désir de mon cœur. J'aime le marquis de Beaujeu, et je crois bien que je n'aimerai jamais que lui!...

—Es-tu bien sûre, ma fille, demanda à son tour Germaine, que le marquis de Beaujeu t'aime pour toi, non pour la fortune que tu dois avoir?

—Je ne le sais pas, maman, et je ne me suis jamais demandé ces choses, mais je ne les crois pas possibles. M. de Beaujeu a tant de délicatesse, ses sentiments sont si nobles, si élevés.... On voit bien que vous ne le connaissez pas; demandez donc à mon père ce qu'il pense de lui.

—Moi, déclara M. de Lyesse, je pense tout ce que tu viens de dire, Viviane, ni plus ni moins.

—Chère enfant!.... murmura Germaine en prenant dans les siennes les petites mains de sa fille, tu sais cependant si je t'aime, et si ton bonheur m'est cher!....

Je viens de dire à ton père que je voudrais le voir faire un autre choix. Celui du comte Boris Bazilikeff, par exemple, dont on me dit partout un si grand bien. Je l'ai étudié, j'éprouve une grande sympathie pour lui, tandis que j'ai une instinctive défiance contre M. de Beaujeu; si je te demandais de renoncer à lui, pour observer le caractère du comte Bazilikeff, que ferais-tu?

Viviane n'hésita pas.

—O maman! dit-elle, vous savez bien que je ne vous ai jamais désobéi; mais si une chose pareille arrivait, je serais bien malheureuse, oh oui, bien malheureuse!.... si malheureuse même que je crois bien que j'en mourrais.

Jusqu'au fond de ses entrailles, Germaine tressaillit.

Viviane disait vrai.

Elle était capable, par amour pour sa mère, de renoncer à Manuel; mais il se pouvait aussi qu'avec son caractère profond et sûr, qui jamais n'oubliait une promesse faite ni une impression ressentie, elle mourût de son sacrifice.

A cette idée que sa Viviane, si belle et si bonne, pouvait s'étioler et mourir, le cœur de Germaine se brisa. Elle enlaça sa fille de ses bras, et couvrant de baisers son adorable tête brune.

—Va, lui dit-elle, aie confiance en moi; je t'adore et tu ne souffriras jamais par mon fait!

Laisse-nous, ajouta-t-elle; nous allons causer de ces choses, ton père et moi.

Viviane s'en alla, en effet; mais, au seuil de la porte, elle se retourna et, du bout de ses doigts fuselés, elle envoya un baiser à sa mère.

—Vous savez, lui dit-elle, en même temps, j'ai confiance, je n'ai pas peur.... Vous m'aimez trop pour me faire souffrir!

—Eh bien, dit le duc à sa femme, quand la jeune fille eut disparu, qu'en pensez-vous, duchesse?

—Que le mal est plus profond que je ne le croyais, dit Germaine tristement.

—C'est là où nous différons d'avis, dit M. de Lyesse avec un sourire. Vous croyez que c'est un mal que votre fille aime le marquis de Beaujeu, et moi je crois que c'est un bien, parce que nul comme lui ne la connaîtra mieux, ne l'appréciera, ne la rendra heureuse.

Vous rêvez de la marier à un Russe, un étranger, qui nous la retiendra au loin, quelle erreur!....

—C'est surtout un garçon de cœur, dont on cite d'admirables traits de noblesse et de grandeur.

Le duc interrompit sa femme.

—Ne discutons pas sur ce sujet, voulez-vous, duchesse, lui dit-il; vous reviendrez plus tard de vos préventions, j'en suis sûr.

Pour le quart d'heure, que décidez-vous? Donnez-vous oui ou non votre consentement au mariage de Viviane avec le marquis de Beaujeu.

—Je ne puis rien vous répondre encore; je vous demande un mois de réflexion. Si je puis, sans déchirer le cœur de notre fille, lui faire oublier le marquis de Beaujeu, je ne vous cache pas que j'essayerai de le faire. Si au contraire la trace est profonde, et doit laisser après elle une blessure, je n'irai pas plus loin. Comptez pour cela sur mon amour maternel.

Le duc baisa la main de Germaine.

—Je sais que vous aimez bien qui vous aimez, dit-il avec un soupir, et votre fille règne en maîtresse sur votre cœur.

Elle l'interrompit doucement, mais fermement.

—Mes filles, dit-elle gravement en appuyant sur les deux mots.... n'oubliez pas, Godefroy, que je les aime autant l'une que l'autre.

Le duc de Lyesse ne répondit point, et rejoignit dans la serre Viviane, assise, muette et pensive à l'ombre d'un araucaria gigantesque.

Le mois fut vite écoulé.

Germaine avait été fidèle à sa promesse: elle avait essayé de convaincre sa fille; mais elle l'avait fait avec ce tact infini, cette mesure et cette tendresse qui n'appartenaient qu'à elle.

Ainsi que l'avait prévu le duc de Lyesse, elle n'était arrivée à aucun résultat, au contraire.

Viviane, malgré la profonde adoration qu'elle avait pour sa mère, n'avait point arrêté sa pensée sur Boris Bazilikeff, tandis qu'au contraire ayant vu Manuel de Beaujeu entouré par elle de l'auréole des persécutés, elle l'en avait aimé davantage.

Quelques paroles adroites du jeune secrétaire d'ambassade avaient encore excité la générosité naturelle de la jeune fille.

—Je sais bien, lui avait-il dit quand il avait pu la rencontrer dans le parc ou sur les terrasses, que c'est un manque de délicatesse de ma part que d'aspirer à votre main, mademoiselle!

Le monde ne me taxera-t-il pas de calcul? Vous êtes riche et je suis pauvre!.... Je devrais vous fuir, m'en aller si loin de vous que je n'aie plus jamais la tentation de revenir.....

Mais je vous aime tant que je n'en suis pas capable et s'il me faut renoncer à vous, je crois bien que, du coup, je renoncerai également à la vie.

Avec cela, quelques soupirs discrets, une pâleur qui se répandait habilement sur les traits du marquis de Beaujeu, comme si elle se fût rendue complice elle-même de sa cupidité et de son ambition.

Et Viviane, naïvement, crut que ces paroles étaient vraies, que s'il lui fallait renoncer à elle, il ne survivrait pas à sa douleur, comme ces paladins du moyen âge dont elle avait lu l'histoire dans les vieux donjons du château de Lyesse.

Vis-à-vis du duc, la conduite de Manuel était tout aussi habile dans sa réserve hautaine, sous laquelle il laissait entrevoir une préoccupation et un désespoir qui n'étaient pas feints, car cette immense fortune placée à portée de sa main était une tentation trop violente pour sa nature foncièrement cupide.

Mais c'était bien là le seul, l'unique motif qui le poussait vers la fille aînée du duc de Lyesse.

Pourtant Viviane était belle, c'était incontestable, mais elle n'avait jamais parlé ni à son imagination, ni à son cœur.

Celle qui l'avait troublé, [illegible] seule, excitait les désirs de sa chair, c'était cette Bérengère qu'il voyait de loin en loin, comme une exquise apparition, passer entre les arbres du parc, avec ses cheveux d'or, son teint de lis et de roses, les fossettes adorables qui se nichaient de tous les côtés dans sa peau de satin, comme des papillons dans le calice parfumé des fleurs.

Il la trouvait idéalement jolie; quand il entrevoyait de loin sa silhouette élégante, il avait des moments d'extase et d'adoration folles. Mais la raison ne tarda pas à reprendre le dessus.

En effet, en dehors même de ses instincts cupides, Manuel de Beaujeu adorait le luxe, le confortable; il avait l'orgueil des grandes représentations, des demeures somptueuses, des équipages magnifiques; il avait surtout, endormie comme un incendie sous les cendres, la passion du jeu, cette passion dont avait parlé Germaine, et qu'une volonté surhumaine était parvenue à assoupir, non à arracher de son âme.

Pour tout cela il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Personnellement, il n'en avait pas. Or, il n'ignorait pas la haine de Godefroy pour sa seconde fille.

Toute la fortune de la maison il la croyait au duc, car il ne connaissait pas l'existence de Pedro Malgar, de l'héritage duquel, par une délicatesse très compréhensible chez M. et Mme de Lyesse, il n'était jamais question dans la famille.

Le duc lui avait souvent dit et répété que Viviane seule hériterait de lui, qu'il ferait entrer Bérengère dans un couvent, mais que s'il ne pouvait pas y parvenir il s'arrangerait de façon à ce qu'elle n'eût jamais un sou de sa fortune personnelle....

Après des déclarations pareilles, Manuel n'hésita pas longtemps.

Il refoula en lui-même le goût très vif qu'il éprouvait pour la sœur de Viviane et il décida qu'il se marierait avec l'aînée.

Germaine qui avait appris à l'école de son mari à se taire et à dissimuler ses impressions, descendit au dedans d'elle-même et se mit à réfléchir sur la conduite qu'elle avait à tenir en cette circonstance.

Viviane était éprise du marquis, de cela il n'y avait pas à douter, le lui faire oublier pour lui en faire aimer un autre, était presque impossible. Car, non seulement elle en était éprise, mais elle éprouvait pour lui une passion que Godefroy avait encouragée et devant laquelle, avec le caractère de la jeune fille, il n'y avait qu'à s'incliner, si on ne voulait pas voir arriver quelque catastrophe.

Après tout, se disait Germaine, Godefroy adore Viviane; il a une expérience assez profonde du monde, doublée d'un amour paternel assez sûr pour ne pas s'être trompé sur le compte du marquis de Beaujeu....

Germaine n'avait pas d'affection pour lui, mais c'était tout. Pas le plus léger grief ne se formulait dans son esprit contre celui qu'aimait sa fille.

Avait-elle bien le droit, après cela, d'imposer sa manière de voir et de faire souffrir l'enfant qu'elle voulait heureuse?

Ne valait-il pas mieux, au contraire, tirer parti de la situation pour essayer d'assurer le bonheur de Bérengère, en la mariant au comte de Lignières?

La résolution de Germaine fut vite prise....

Elle sacrifia jusqu'à la pensée du comte Boris Bazilikeff, pour lequel la duchesse avait cependant une si vive sympathie, et se jura de n'en plus parler. Puis elle invita le jeune officier de marine à venir fréquemment à l'ambassade, et elle parvint, très naturellement, grâce à leur parenté très rapprochée, à l'attirer davantage chez elle.

Avec un tact souverain, elle lui sut ménager des rencontres avec Bérengère, et encouragea une passion qui, née à leur première entrevue, grandissait chaque jour.

Au bout du mois son œuvre était accomplie et son plan de conduite entièrement arrêté.

Bérengère et Olivier s'adoraient, nul ne l'avait deviné qu'elle; le duc donnerait son consentement au mariage de sa seconde fille, ou bien Germaine empêcherait celui de Viviane.

Avec patience, elle attendit que Godefroy lui reparlât de son projet. Ce ne fut pas long.

Un matin, il lui demanda l'autorisation de se présenter chez elle.

Elle était souffrante depuis quelque temps, ce climat de Pétersbourg n'allant pas à son tempérament de créole. Elle se leva néanmoins et, toute grelottante de fièvre, elle se rendit dans le petit salon où elle passait la majeure partie de sa vie.

Une vieille étoffe à bouquets d'un violet passé, reposait délicieusement la vue; aux murs étaient pendus des pastels exquis représentant Viviane, Bérengère, et quelques vues de la Guadeloupe.

En la voyant toute pâle dans son peignoir de soie blanche orné de dentelles, Godefroy tressaillit.

—Etes-vous souffrante, lui demanda-t-il avec une expression d'ardent intérêt.

—Non, dit-elle, pas plus qu'à l'ordinaire. Seulement je tousse un peu la nuit, puis avec cela je ne dors pas, ce qui ne me rend pas très forte.

Et comme le duc paraissait extrêmement préoccupé de cette nouvelle.

—Ce n'est rien, lui dit-elle, ne vous tourmentez pas. Ces sorties le soir pendant l'hiver dans un pays aussi froid me sont contraires, je pense.

Il se récria vivement:

—Mais nous partirons, l'hiver prochain en France, en Italie même, si le froid vous fait mal.

Elle sourit divinement.

—Merci, dit-elle, allons d'abord cet été en Normandie, ensuite nous verrons.

—C'est entendu, affirma M. de Lyesse. Vous êtes vous-même en état, ce matin, de parler de choses sérieuses, ma chère Germaine? continua-t-il.

—Parfaitement, je vous écoute.

—Vous m'avez demandé un mois pour réfléchir au mariage de Viviane, ce temps est écoulé; avez-vous pris une résolution?

—Oui, je me suis dit qu'un homme ayant votre expérience du monde, et aimant sa fille comme vous aimez Viviane, ne saurait se tromper quand il s'agit d'une chose aussi grave qu'un mariage. J'ai donc résolu de vous donner la plus entière satisfaction et de ne point apporter d'entrave au mariage de notre fille aînée.

—Vous êtes la plus adorable des femmes, s'écria M. de Lyesse ravi.

—Attendez, répondit la duchesse, je ne vous donne pas ainsi mon consentement. J'ai une condition à vous imposer.

—Laquelle? Je suis aujourd'hui disposé à tout accepter de vous.

—Je vous donne mon consentement au mariage de Viviane à condition que vous me donnerez le vôtre au mariage de Bérengère.

Les sourcils de Godefroy se froncèrent subitement.

—Marier Bérengère! dit-il aussitôt. Jamais!

Germaine était devenue encore plus pâle.

—Voulez-vous, monsieur le duc, demanda-t-elle, me communiquer les raisons qui vous font agir ainsi vis-à-vis de votre seconde fille?

Le ton était hautain et sentait l'orgueil blessé; Germaine se cabrait, la dignité de la femme impeccable qui ne voulait pas recevoir un nouvel outrage.

—J'ai mes motifs, déclara M. de Lyesse et je désire les garder pour moi.

L'œil toujours fixé sur lui, le beau [illegible] de Germaine lança un éclair.

—Non, dit-elle, monsieur le duc, vous ne garderez pas pour vous seul des raisons qui me touchent jusqu'à la plus vive de l'âme; vous parlerez, je vous le demande.... Je le veux....

—Il ne me plaît point de diviser ma fortune, dit Godefroy sans regarder Germaine aussi ai-je décidé que Bérengère entrerait dans un couvent.

—Cette question de fortune est-elle bien votre seule raison, monsieur le duc?

Il n'osa pas davantage lever ses regards sur sa femme; mais d'une voix cependant très résolue, il répondit:

—La seule, oui!

—Eh bien, alors, permettez-moi de vous répondre qu'elle n'existe pas.

—Comment cela? Auriez-vous, par hasard, rencontré quelque boyard millionnaire, qui se marierait avec une fille sans un sou? C'est rare par le temps qui court!

—Ce n'est pas avec un prince russe, monsieur le duc, que je veux marier votre fille; mais bien avec un gentilhomme français, d'aussi bonne maison que la vôtre, qui connaît Bérengère, et qui l'aime pour elle seule.

—Mais, est-ce que vous vous imaginez, duchesse, que je vais supporter cette humiliation, moi qu'un étranger prenne pour femme une fille qui porte mon nom, pourquoi la nourrisse, qu'il l'entretienne, qu'il lui fasse presque l'aumône, en un mot.

—Dame! puisque vous ne voulez rien lui donner.

—Non, non, je n'y consentirai jamais! fit M. de Lyesse avec une violence qui augmentait.

La duchesse l'arrêta du geste.

Dans son visage tout blanc, ses yeux brillaient, semblables à des diamants noirs; ses narines étaient dilatées, une formidable émotion gonflait ses lèvres....

—Voyons, monsieur le duc, lui dit-elle; vous n'avez pas besoin de ruser ici. Ayez donc le courage de dire votre pensée, de la dire tout entière, sans ambiguïté et sans tromperie. Vous ne voulez pas marier Bérengère parce que vous la détestez!....

N'ayant pu faire disparaître votre fille du nombre des vivants par votre seule volonté, vous voulez l'enfermer dans un cloître, où elle serait à jamais ensevelie, à jamais oubliée.

Et cela, parce que vous continuez vis-à-vis d'elle les soupçons odieux dont vous m'avez flétrie; parce que votre injuste méfiance, cette méfiance que je n'ai jamais méritée, moi, l'épouse impeccable et austère, vient encore m'humilier et me blesser mortellement dans ma fille.

Et cependant Dieu sait si elle est à vous, cette fille qui vous ressemble si absolument que tous ceux qui la voient en sont frappés.

Mais je ne veux pas discuter une chose qui me froisse et me torture jusqu'au fond même de mes entrailles: Vous allez me donner votre parole d'honneur que Bérengère deviendra la femme du comte de Lignières, ou bien moi, la duchesse de Lyesse, je quitte votre maison pour n'y jamais plus rentrer. Nous verrons ce que le monde dira de mon départ, et si vous oserez en avouer le véritable motif!....

Elle s'était levée toute frissonnante d'indignation, plus belle que jamais sous ce nouvel outrage qui la poignardait si injustement; attendant pour quitter cette maison, qu'elle avait pourtant embaumée de toutes ses vertus, un mot de son mari.

Mais Godefroy ne songeait pas à le prononcer.

Il n'avait même pas entendu la dernière phrase de sa femme, car un nom l'avait frappé, absorbant toutes ses pensées, prenant toute son attention.

Le comte de Lignières!.... Germaine avait bien dit; le comte de Lignières!..

Quel plus éclatant démenti que celui-là, à donner à ses odieux soupçons, ces soupçons qu'il n'avait jamais osé dire tout haut, mais qu'il n'avait cessé de formuler tout bas.

—C'est avec le comte de Lignières que vous voulez marier Bérengère? demanda-t-il.

Elle se redressa, légèrement agressive.

—Oui, dit-elle, et que voyez-vous d'étonnant à cela?

Elle le tenait sous son regard à la fois inquisiteur et irrité, ce regard qui fouillait son âme et le faisait rougir de sa méfiance indigne.

—Rien, balbutia-t-il, rien. Je ne veux pas que Bérengère se marie, voilà tout.

Germaine fit deux pas vers lui.

—Elle se mariera, vous l'entendez, Godefroy, affirma-t-elle, et vous allez y consentir, ou je quitte votre maison, et, même à mon lit de mort, vous ne me reverrez jamais.

Il ne répondit pas.

Germaine se dirigea alors vers la porte.

Si ferme était son attitude, une si énergique résolution se lisait dans ses traits, que Godefroy vit bien qu'il la perdait pour toujours.

Elle ouvrit la porte.

Il poussa un cri.

—Arrêtez!.... s'écria-t-il. Je suis un misérable; mais j'aime mieux briser mon cœur que de te perdre!.... Je ferai tout ce que tu voudras!....

Ah! misère de moi! Je souffre mille fois plus que je ne te fais souffrir!....

Il cacha sa tête dans ses mains, et se mit à sangloter.

Elle revint vers lui.

—Alors, vous acceptez le comte de Lignières pour gendre? lui demanda-t-elle simplement.

—Oui, dit-il, je l'accepte.

—Bien. Ce soir vous me présenterez le marquis de Beaujeu, comme le futur mari de Viviane, et moi j'autoriserai le comte de Lignières à se faire agréer de Bérengère.

Comme la duchesse l'avait dit, après le dîner, en effet, monsieur de Lyesse annonça à son secrétaire qu'il lui accordait la main de sa fille aînée.

On était tout à fait en famille, ce soir-là, à l'ambassade. Il n'y avait que les deux jeunes filles, Manuel de Beaujeu et Olivier de Lignières.

Viviane devint toute blanche à ces paroles de son père, tandis que le marquis, ému à rendre l'âme, ne trouvait pas, sur le premier moment, un mot à répondre.

En effet, il n'était pas, avec sa perspicacité si sûre, sans avoir deviné l'antipathie et l'opposition qu'il y avait contre lui dans l'âme de Germaine.

Etait-ce possible que le duc ait pu vaincre, en si peu de temps, la résistance de sa femme?

Alors la somptueuse fortune de la famille de Lyesse allait être à lui.

Il s'inclina très bas devant la duchesse et murmura:

—O madame! ô ma mère, comme je vous remercie. C'est à genoux que toute ma vie je vous adorerai.

Germaine ne lui laissa pas le temps d'en dire davantage.

Elle ne paraissait pas, du reste, l'avoir entendu, encore moins de faire attention à lui.

—Dans une famille, dit-elle de sa voix d'or, quand le bonheur arrive par une porte, un proverbe de mon pays dit qu'il faut ouvrir les autres pour le faire entrer plusieurs fois de suite.

C'est ce que je vais faire.

M. de Lyesse a choisi le mari de Viviane, moi j'ai choisi celui de Bérengère; à chacun sa tâche.

La jeune fille leva ses yeux d'azur sur sa mère, tandis qu'un nuage rose colorait sa joue blanche, elle les reporta instinctivement vers Olivier avec une adorable expression de recueillement et de pudeur.

Germaine se souleva légèrement sur son siège, et tendant ses deux mains au comte de Lignières:

—Parlez, mon cher Olivier, fit-elle, et dites-moi si vous voulez devenir mon fils?

Comme frappé par une décharge électrique, le jeune officier de marine se trouva debout, blanc comme un linceul, suffoqué d'émotion et de surprise.

—Moi! s'écria-t-il, moi!.... le mari de votre fille! Est-ce que je deviens fou?

—Non, répondit la duchesse, vous avez toute votre raison, au contraire, mais si fière et si honnête raison, à laquelle je confie ce que j'ai de plus cher au monde, le bonheur de Bérengère!

—Mais ce mariage est impossible, madame la duchesse, s'écria Olivier tout frissonnant.

A ces mots du comte de Lignières, on eût dit que Mlle de Lyesse allait mourir.

Son pur visage se décomposa affreusement, dans ses yeux monta tout un monde de douleur et de désappointement.

—Pourquoi rejetez-vous la proposition de Mme de Lyesse, mon cher comte? demanda Godefroy à son tour, espérant déjà qu'un obstacle allait empêcher l'établissement de celle qu'il détestait. Vous avez donc quelque autre engagement d'honneur par devers vous, n'est-ce pas? Vous pouvez parler, nous sommes ici en famille!

—Ah! Dieu non! s'écria Olivier sans une hésitation. Ce que daigne me proposer madame la duchesse, au contraire, est pour moi le suprême bonheur, le rêve inespéré de mes jours et de mes nuits, la réalisation de l'amour le plus pur et le plus profond qui ait jamais envahi le cœur d'un homme. Mais....

Il s'arrêta confus.

Godefroy fronçait le sourcil, tandis que Germaine, comprenant le sentiment d'extrême délicatesse qui remplissait le cœur du jeune homme, souriait délicieusement.

—Continuez, dit-elle, vous voyez bien, mon cher Olivier, que vous rendez la vie à Bérengère.

—Hélas! dit le comte, avec une expression désespérée, votre fille est trop riche, madame la duchesse, pour que j'ose prétendre à cette joie sans nom d'obtenir sa main!.... Je suis à peu près sans fortune, et jamais je ne consentirai à une semblable union, qui eût été sans cela pour moi le paradis sur terre.

—Est-ce bien la seule raison qui vous fait hésiter, mon cher Olivier?

—La seule, hélas oui!.... mais je vois à vos regards que vous ne la croyez pas sérieuse. C'est une erreur.

Et comme le marquis de Beaujeu, malgré lui souriait avec une expression d'ironie quelque peu sceptique:

—Un gentilhomme, un officier français, continua M. de Lignières d'une voix ferme et résolue, ne se marie pas avec une femme riche quand il est pauvre. C'est un principe sur lequel je ne reviendrai pas.

—Et que j'approuve, déclara la duchesse.

Godefroy, stupéfait, la regarda.

Avait-elle donc si vite changé d'idées?

—Aussi, continua Germaine, je ne vous offre pas une femme riche, mon cher Olivier. Je vous offre, au contraire, une fille sans dot. La voulez-vous dans ces conditions là?

Le jeune homme eut une explosion de joie.

—Ah! si vous pouviez dire vrai!.... Mais non, ce n'est malheureusement pas possible!

—C'est cependant la pure vérité. M. le duc de Lyesse m'a déclaré qu'il ne voulait point diviser sa fortune.

Je suis une femme soumise, qui ne suis jamais allée contre les volontés de mon mari. Je n'ai donc pas combattu cette idée chez lui, quoique j'aime tendrement Bérengère, estimant que le bonheur prime de beaucoup l'argent.

C'est pour cela, Olivier, que je vous propose de devenir le mari de ma fille pauvre. Elle aura pour seule fortune mes économies, la voulez-vous ainsi?

M. de Lignières était tombé à genoux.

—Oh! madame la duchesse, murmura-t-il, vous qui réalisez le vœu suprême de mon cher père bien-aimé, soyez bénie!

Une expression de joie presque impossible à contenir avait fait briller les yeux trop clairs du marquis de Beaujeu, tandis que le duc de Lyesse, debout dans un coin du salon, ne répondait point, sentant se livrer en lui un combat terrible entre son orgueil et sa haine.

Ce fut Viviane qui intervint et protesta contre ce que sa droiture lui disait être une extraordinaire injustice.

—Je ne consentirai jamais à une semblable combinaison, dit-elle. Bérengère est comme moi la fille du duc de Lyesse et elle a droit à la même part de son héritage. Jamais, sinon dans le présent, du moins dans l'avenir, je n'accepterai ce que je considérerai toujours comme un vol.

A son tour, Bérengère, qui n'avait jamais peut-être élevé la voix en présence de son père, osa déclarer ses intentions.

—Et moi, dit-elle, je te supplie, Viviane, de laisser agir notre mère aimée qu'elle fait. Monsieur de Lyesse ne m'a jamais aimée; toute sa vie il m'a refusé sa tendresse et même sa bienveillance. Alors, si je n'ai pas son cœur, pourquoi aurais-je sa fortune?

La voix, très douce, avait cependant des inflexions d'une netteté et d'une fermeté qu'on ne se fût jamais attendu à